

Exorciser le mal *Polytechnique de Denis Villeneuve*

Stéphane Defoy

Volume 27, numéro 2, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33352ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Defoy, S. (2009). Compte rendu de [Exorciser le mal / *Polytechnique de Denis Villeneuve*]. *Ciné-Bulles*, 27(2), 22–23.

Exorciser le mal

STÉPHANE DEFOY

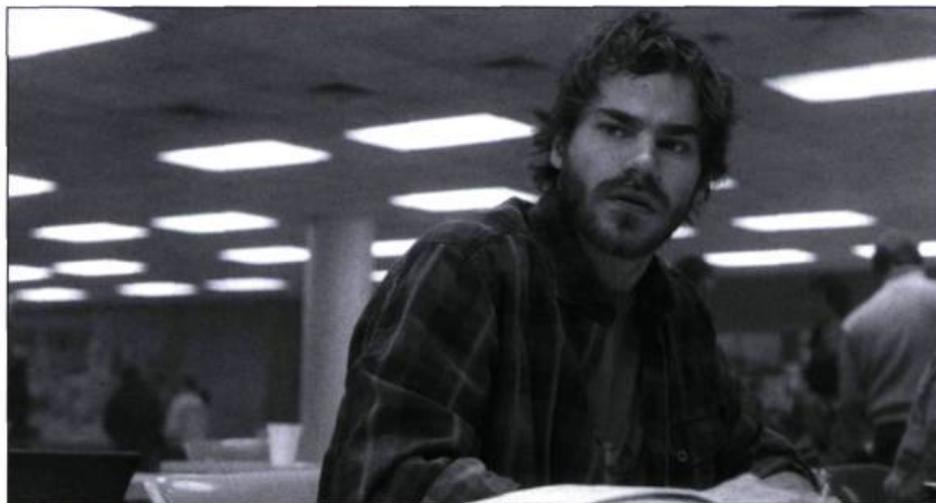
Bien des choses ont été dites depuis la sortie en salle de **Polytechnique**, dernière réalisation de Denis Villeneuve (**Un 32 août sur terre, Maelström**). Chroniques, éditoriaux, critiques, lettres d'opinion : pas une tribune au Québec qui n'ait abordé la question de la légitimité d'un film reconstituant les événements tragiques du 6 décembre 1989 ayant coûté la vie à 14 étudiantes. Le réalisateur et la coproductrice, Karine Vanasse, n'ont cessé de répéter que ce long métrage visait à rendre hommage aux victimes de la fusillade de même qu'à ceux ayant vécu, de près ou de loin, la tragédie. Ainsi, ce film-événement fait figure d'exutoire collectif, de passage obligé afin d'entamer un nécessaire processus de guérison.

Pour bien cerner la portée de ce film audacieux et complexe, il faut dans un premier temps séparer deux éléments distincts qui tendent à se confondre au gré du récit : son contenu, c'est-à-dire les événements tragiques dont on s'est inspiré, et sa facture, le langage filmique utilisé pour mettre en

images cette histoire. Dans le premier cas, rappelons que ce long métrage repose sur les nombreux témoignages des survivants de la tragédie. On a misé sur le réalisme et la sobriété pour évoquer plutôt que montrer explicitement les scènes de tuerie, évitant ainsi les effets spectaculaires inutiles. Le film épouse trois points de vue qui se recoupent au gré de la chronologie des événements : ceux de deux étudiants (un homme et une femme) et celui du meurtrier. Le montage serré de Richard Comeau favorise le passage d'un personnage à l'autre, tout en permettant à l'avant, au présent et à l'après fusillade de s'entremêler, sans que le récit ne perde pour autant son intensité.

Villeneuve a le mérite de dépeindre le tueur fou avec nuances, préférant évoquer la complexité du personnage plutôt que de sombrer dans la caricature grotesque et manichéenne. Certes, son esprit est déréglé, mais le réalisateur le montre avec ses doutes, ses angoisses et le stress inhérent aux gestes qu'il s'apprête à poser. Il ne

s'agit pas d'un monstre diabolique, mais plutôt d'un pauvre type canalisant ses échecs et sa frustration dans une douleur qui vire à l'obsession et à la haine des femmes. Ici, le cinéaste fait preuve de mesure et de discernement dans le rapport qu'il établit entre l'acte commis et les profonds changements sociaux qu'a permis le mouvement féministe. Il relate, par le biais d'une lettre lue en voix hors champ les avancées de la condition féminine évoquées par le tueur pour justifier son geste. En revanche, Villeneuve semble craindre que le discours anti-féministe du meurtrier soit mal interprété et sent le besoin de préciser sa pensée. Comment justifier autrement ce passage balourd et trop appuyé dans lequel Valérie (Karine Vanasse) éprouve des difficultés à trouver un stage en entreprise parce qu'elle est une femme, suscitant ainsi la crainte chez un éventuel employeur relativement à la possibilité qu'elle soit enceinte à tout moment. Cette portion du scénario paraît sans lien avec l'histoire qu'elle ne fait pas avancer. Les images qui suivent — un jeune homme dans les couloirs d'une école tirant à bout portant sur des étudiantes sans jamais viser les hommes — suffisent pourtant à faire la démonstration des inégalités dont les femmes font toujours les frais. Plusieurs aspects du film expriment le manque de confiance du réalisateur dans la capacité des images à livrer un message clair vis-à-vis de l'iniquité homme/femme dans notre société. Aussi, la partie post-traumatique du film, qui s'articule autour du parcours d'une des rescapées (le personnage de Valérie), sombre dans un didactisme qui agace plus qu'il ne parvient à sensibiliser. Cette dernière portion du film, en rupture complète avec ce qui précède, prend la forme d'une lettre



Sébastien Huberdeau dans **Polytechnique**



Evelyne Brochu et Karine Vanasse dans *Polytechnique*

écrite par Valérie à la mère de l'assassin. Le texte, peu subtil, évoque des lendemains meilleurs. On comprend mal pourquoi Villeneuve est à ce point insistant dans cet épilogue faussement libérateur. Peut-être faudrait-il y voir une condition imposée par l'équipe de production afin de valoriser une fin positive pour mieux faire passer la pilule? Pourtant, les images sont suffisamment révélatrices et le sublime dernier plan, d'une poésie lumineuse, laisse espérer un avenir moins sombre. Néanmoins, force est d'admettre que le réalisateur a su éviter les nombreux pièges — entre autres la tentation d'expliquer l'inexplicable — propres à la reconstitution d'un événement tragique. En revanche, on le devine sans cesse à l'étroit entre le désir de faire une lecture personnelle du drame et la nécessité de présenter un film qui prenne la forme d'un hommage posthume.

Par conséquent, la signature de l'auteur émerge surtout dans la remarquable facture qu'il est parvenu à insuffler en filigrane. Il s'agit là du principal point fort de *Polytechnique* dont la valeur esthétique est incontestable. Les mouvements de caméras stylisés, captant le va-et-vient des étudiants dans les espaces communs (cafétéria, salon étudiant, etc.), précèdent plusieurs gros plans permettant de saisir la psychologie des personnages campés par des acteurs admirablement dirigés (Maxim Gaudette

dans la peau du tueur est menaçant, Karine Vanasse en victime stupéfaite est authentique et Sébastien Huberdeau en témoin impuissant est efficace). Les moments de haute tension sont servis par des prises de vue étourdissantes aux mouvements saccadés qui traduisent admirablement le chaos ambiant, alors que les coups de fusil résonnent dans la cohue générale. La caméra subjective est dirigée de main de maître par Pierre Gill, directeur de la photographie. Il parvient à faire monter la tension en choisissant de filmer les arrière-plans hors foyer, suggérant que le tireur fou pourrait surgir à tout instant.

Dans la partie précédant le massacre, le réalisateur accorde une importance marquée au cadrage des personnages vacant à leur occupation routinière, rappelant que selon l'endroit où la caméra est placée, l'interprétation d'une scène diffère chaque fois. Par ailleurs, l'utilisation du noir et blanc s'avère un choix judicieux car, au-delà de son indéniable valeur esthétique, elle permet d'atténuer l'horreur que représente pareille hécatombe.

Au visionnement de *Polytechnique*, il est impossible de ne pas penser à *Elephant* de Gus Van Sant, référence incontestable lorsqu'il est question d'une fiction sur une fusillade en milieu scolaire. D'ailleurs, Villeneuve reprend le même canevas que le

réalisateur américain en fragmentant le récit du film afin d'adopter différents points de vue; de même filme-t-il les personnages en faisant tourner la caméra autour d'eux. En revanche, Van Sant s'était donné une plus grande marge de manœuvre en mettant de l'avant une interprétation toute personnelle de l'événement qu'il évoquait, ce qui n'est pas le cas du réalisateur québécois. Au-delà de la boucherie annoncée, *Elephant* abordait en filigrane plusieurs thèmes dont ceux de la fascination des Américains pour les armes à feu et du sentiment de rejet chez certains adolescents. En reproduisant le plus réalistement possible les tragiques événements du 6 décembre 1989, *Polytechnique* est un film fort qui mise sur l'angoisse, l'inconfort et la déstabilisation du spectateur pour le toucher, alors qu'*Elephant* était un film froid et pénétrant qui incitait à la réflexion. Chacun à sa manière tente d'exorciser le mal. ■

Polytechnique

35 mm / coul. / 76 min / 2008 / fict. / Québec

Réal. : Denis Villeneuve

Scén. : Jacques Davidts

Image : Pierre Gill

Mus. : Benoît Charest

Mont. : Richard Comeau

Prod. : Maxime Rémillard et Don Carmody

Dist. : Alliance Vivafilm

Int. : Karine Vanasse, Sébastien Huberdeau,

Maxim Gaudette, Evelyne Brochu